Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 33

Artikel: Lè fortsès
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-191827

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

» La poupée est gourmande, négli-
gente, insubordonnée, bavarde et répon-
deuse.

» La petite fille (jouant le rôle de la
mère) est grave, austère, absolue, quel-
que fois inexorable.

» Jusqu'à quatorze ans, la petite fille
ne connaît d'autre amour que celui de
sa poupée; mais à cet âge elle commence
à préluder à ces amours au fond des-
quels il y a déjà un grain de coquetterie.

» Arrivée à quatorze ans, la petite
fille est devenue une grande demoi-
selle ! »

* * *

Dansez, riez, sautez, gais enfants,
l'avenir est pour vous ce qu'il est pour
tous les hommes: le travail, les luttes
et la mort; le présent, c'est l'insouciance,
le plaisir, les tartines de confitures et les
baisers d'une mère.

ADOLPHE LARPIN.

Lè fortsès.

Lâi a fortsès et fortsès. Lè dzouvenès
d'zeins, se parlo dè fortsès, vont crairè
que l'est dè clliâo z'utis à trâi fortsons
que servont po fénâ. Eh bin, nefâ! Lâi
avâi lè z'autro iadzo on autra sorta dé
fortsès: c'étâi duè colondès ein bou,
pliantâïes dein terra à cauquiès pî l'ena
lè l'autra, et onna travaisse âo coutset
vouè onna bocllie et onna corda. C'étâi
uti qu'on servessâi po fèré passâ l'arma
d'gautse âo « gibier de potence »; l'étâi
quie iô on ganguelhîvè lè bregands et lè
larro. Ora, cein n'est perein qu'on uti à
bin pliérè po clliâo que s'einnouyont
dein stu bas mondo; et onco, ne sè ser-
vont diéro què dè la corda; po lo resto,
ot lâo z'est bon: onna brantse, on tra-
et, la cota de 'na porta dè grandze, et
démameint onna crosse âo bin on gros
liou.

Dè noutron teimps, lè vretabliès fort-
sès ont étâ reimpliachès pè lo damâ, on
rand couté à dou tailleints, que lo bor-
iau fâ passâ à râ lè z'épaulès dâo lulu
que dâi étrè einmottâ, et on est su, qu'a-
près cein, n'ia rein à reclliamâ et que tot
est fini, tandi qu'avoué lè fortsès, se la
orda trossâvè, âo bin se lo gaillâ que
passâvè avâi on gottro que la fassé
dzi, l'étâi sauvo se l'arrevâvè su terra
ein restâ ganguelhî eintrè lè niolès et
o pliantsi âi vatsès.

Dâo teimps iô on sè servessâi dâi fort-
sès, on pére et sè dou valets avont étâ
ondanâ à lâi passâ, et tandi qn'on lè
menâvè, lo pére teimpétâvé qu'on dias-
ro: « Eh, gibet dè malheu! se fasâi;
orda dâo diablio! coffiâ! Se cé que t'a ein-
eintâ t'avâi âo mein dein lo veintro! »
et tare, barre, ne botsivè pas.

— Câisi-vo don, se lâi fâ ion dè sè
valets qu'étâi eimbétâ de l'oûrè dinsè,
e vo z'ein étès dégottâ, n'est pas onna
èson po ein dégottâ lè z'autro!

Lè dou bons vîlhio.

Dou bons vîlhio dè passâ quatro-
veingts z'ans ti dou, sè reincontront
l'autro dzo et sè mettont à djasâ on
bocon. Yon dè leu sè pleignâi à l'autro
dè cein que lè z'afférès n'allâvont pas
coumeint l'arâi volliu.

— T'as bin too, dè tè férè dâo crouïo
sang po cein, lâi repond l'autro; po 'na
cinquantanna d'ans que n'ein onco à
vivrè, faut étrè bin fou dè sè bailli tant
dè cousons.

TROIS CŒURS D'OR.

PAR THÉOPHILE DENIS

FIN

30 décembre, six heures du matin. Mme Boudier s'est laissée glisser hors du lit, assez doucement pour ne pas éveiller son mari. Du moins elle croyait y avoir réussi. Mais il y avait beau temps que Sylvestre Boudier avait l'œil entr'ouvert. Ce n'était pas le réveil complet. Il goûtait la somnolence avec ses caressantes songeries. Dans cet état de rêvasserie, toute sa bonne petite vie défilait sous ses paupières mi-closes: existence aux tranquilles habitudes, aux ivresses paisibles, aux silencieuses accalmies, tout juste agitée comme le pendule au bercement réglé; vie étroite quant au cercle des besoins matériels, mais large et pleine dans son horizon moral, où le cœur et l'esprit se mouvaient entre ces quatre points cardinaux: le dévouement d'une femme, l'adoration d'une fille, la saine passion des livres, le sentiment du devoir professionnel...

Un bruit, ou plutôt une musique, lui vint de la cuisine. C'était sa femme qui jouait du moulin à café. Comme tous les gens d'esprit, il aimait passionnément le café; ses narines se dilatèrent pour aspirer les effluves qui se dégageaient de la poudre parfumée. Il souriait en entendant le ronron monotone du grain broyé par la dent de fer. « Voilà, se dit-il, le premier couplet de leur chant de fête. »

Bientôt Boudier surprit un va-et-vient fort animé du côté de la salle à manger. Sa fille était levée; il n'en pouvait douter, en saisissant une interminable fusée de rires étouffés, bien que la voix basse de la mère ne fît que répéter: « Mais tais-toi donc! pour l'amour de Dieu, tais-toi, tu vas l'éveiller! »

Notre ami était quelque peu intrigué. « Ce n'est pas comme les autres années, observait-il, il se passe quelque chose d'extraordinaire derrière cette cloison. »

Et il entendit encore: « Là, tout est prêt, ne bouge plus, je vais lui dire de se lever. »

Mme Boudier trouva son mari en train d'endosser sa robe de chambre...

Quand il entra dans la salle à manger, il crut à un incendie. Il nageait en pleine illumination. Il dut fermer ses yeux éblouis. Pensez donc: dix bougies pour le moins, sur la cheminée, au piano, sur la table, et la lampe, et le grand feu qui pétillait dans le foyer!

Dès qu'il eut recouvré l'usage de la vue, ses yeux se mirent à interroger autour de lui. Il aperçut d'abord sa femme, qui lui prit aussitôt la tête à deux mains et fit retentir les deux plus gros baisers que mari eût jamais reçus d'une épouse.

Ce discours en valait bien un autre. Boudier n'eut pas le temps d'y répondre. Au moment où Mme Boudier le lâchait, deux bras mignons, mais serrant fort, lui enlacèrent le cou, et sur ses joues, sur ses yeux, sur son front, s'abattirent, sans qu'on les pût compter, les volées de baisers de sa Jeannette.

Pas un mot n'avait encore été dit par les lèvres; les battements des cœurs avaient seuls parlé dans ce muet concert des tendresses de famille.

Boudier s'efforçait de retenir deux grosses larmes, qui passèrent néanmoins. Quand il les eut essuyées, il porta la vue sur la table. Elle était couverte d'une nappe bien blanche sur laquelle était disposée, à côté de la cafetière fumante, une vraie dînette d'enfants: de fines beurrées et des gâteaux variés.

Cependant un objet tranchait au milieu de la table, par sa forme singulière, parmi les éléments de cette collation. Il tirait l'œil... Que pouvait bien être cette pièce indiscernable au premier aspect?... Boudier l'examinait, portant tour à tour les yeux sur sa femme et sa fille, comme pour les interroger. « C'est bien la tapisserie que j'ai vue, il y a quelques jours, pensait-il, mais il n'y a pas là de pantoufles. »

Jeanne vint le tirer d'embarras. Prenant d'une main tremblante le mystérieux objet et le lui présentant:

— Accepte ceci, cher père, lui dit-elle d'une voix étouffée par la violence de l'émotion... Tu vois... ce n'est pas ce que tu croyais... C'est un petit sac, un étui... Ouvre-le... regarde...

Boudier obéit machinalement.

Il ouvre, il regarde...

— Mon livre! s'écrie-t-il.

Et il tombe sur une chaise, pâle, une main au cœur, ses lèvres remuant sans qu'un son puisse en sortir... Il va s'affaisser.

Sa femme et Jeanne se précipitent pour le soutenir, elles l'embrassent, le supplient de revenir à lui... sa poitrine se gonfle, les sanglots montent et bientôt une vraie ondée de larmes vient apaiser cet orage...

Il avait bien vu: c'était *son* livre!

Il le posa sur la table; puis s'emparant de Jeanne avec une sorte de rage subite, il fit craquer, dans sa nerveuse étreinte, les membres délicats de cette enfant.

Elle demanda grâce. Les bras de Boudier se détendirent et ses caresses devinrent plus supportables.

— Vous me ferez mourir! murmura-t-il.

Un instant après, se retrouvant un peu plus maître de sa raison, il s'adressa à sa fille avec un accent où se mêlaient un peu de honte, un peu de regret et énormément de satisfaction:

— Alors, lui dit-il tu n'as pas de robe?

Jeanne baissa les yeux. Le père n'avait pas assez compté avec la modestie de sa fille.

— Je n'en ai pas besoin, répondit-elle simplement; mais comme je suis sûre que tu ne tiens pas à me faire de la peine, tu ne m'en parleras plus.

Boudier n'insista pas; mais on eût pu remarquer que l'un de ses yeux humides cligna vec la signification que l'on sait...

Il est superflu d'expliquer au lecteur com-